

KITTY

(*Chewing.*) The engineer I was with at the bazaar does have lovely ones. Full of the best liqueurs. And the viceroys was there with his lady. The gas we had on the Toff's hobbyhorses. I'm giddy still.

BLOOM

(*In Svengali's fur overcoat, with folded arms and Napoleonic forelock, frowns in ventriloquial exorcism with piercing eagle glance towards the door. Then, rigid, with left foot advanced, he makes a swift pass with impelling fingers and gives the sign of past master drawing his right arm downwards from his left shoulder.*) Go, go, go, I conjure you, whoever you are.

(*A male cough and tread are heard passing through the mist outside. Bloom's features relax. He places a hand in his waistcoat, posing calmly. Zoe offers him chocolate.*)

BLOOM

(*Solemnly.*) Thanks.

ZOE

Do as you're bid. Here.

(*A firm heelclacking is heard on the stairs.*)

BLOOM

(*Takes the chocolate.*) Aphrodisiac? But I bought it. Vanilla calms or? Mnemo. Confused light confuses memory. Red influences lupus. Colours affect women's characters, any they have. This black makes me sad. Eat and be merry for tomorrow. (*He eats.*) Influence taste too, mauve. But it is so long since I. Seems new. Aphro. That priest. Must come. Better late than never. Try truffles at Andrews.

(*The door opens. Bella Cohen, a massive whoremistress enters. She is dressed in a threequarter ivory gown, fringed round the hem with tasselled selvedge and cools herself, fanning a black horn fan like Minnie Hauck in Carmen. On her left hand are wedding and keeper rings. Her eyes are deeply carboned. She has a sprouting moustache. Her olive face is heavy, slightly sweated and fullmossed, with orangestained nostrils. She has large pendant beryl eardrops.*)

BELLA

My word! I'm all of a mucksweat.

(*She glances around her at the couples. Then her eyes rest on Bloom with hard insistence. Her large fan winnows wind towards her beated face, neck and embonpoint. Her falcon eyes glitter.*)

THE FAN

(*Flirting quickly, then slowly.*) Married, I see.

BLOOM

Yes... Partly, I have mislaid...

THE FAN

(*Half opening, then closing.*) And the missus is master. Petticoat government.

BLOOM

(*Looks down with a sheepish grin.*) That is so.

THE FAN

(*Folding together, rests against her eardrop.*) Have you forgotten me?

BLOOM

Nes. Yo.

THE FAN

(*Folded akimbo against her waist.*) Is me her was you dreamed before? Was then she him you us since knew? Am all them and the same now we?

(*Bella approaches, gently tapping with the fan.*)

BLOOM

(*Wincing.*) Powerful being. In my eyes read that slumber which women love.

THE FAN

(*Tapping.*) We have met. You are mine. It is fate.

folley - *Wingdine*

Le livre s'est fendu

Pourtant remonté, on se redresse

J. Emil Sennewald

Aujourd'hui, il s'est cassé. Pas de surprise. Impossible d'embarquer *Ulysse*, de l'emporter aux quatre coins du monde, de le manipuler mille fois par jour, de l'exposer à l'humidité, aux regards, sans qu'il ne s'use. Il s'est fendu, en son milieu. Sur une photographie, je lis les notes de Jean-Christophe Norman, trouve le dernier mot recopié encerclé et le lieu inscrit à côté. À force de se trouver terre à terre, ce livre s'est transformé en paysage, en carte-relief, en montagne avec des crêtes et des canyons. Je pense à ce qu'il a dit un jour: «Pendant le recouvrement de *Moby Dick*, le livre s'est "cassé en deux" et j'ai décidé de changé d'option pour cette pièce présentée sur un des deux socles en supplément du recouvrement d'*Ulysse* qui, lui, tient parfaitement le coup – je l'ai d'ailleurs bientôt terminé. Pour cette pièce nouvelle, je suis rentré chez moi et j'ai arraché la dernière page de chacun des livres de fiction qui se trouvent dans ma bibliothèque personnelle. Je suis en train de recouvrir chacune de ces pages à l'encre et au crayon graphite. Tu es le premier à qui je le dis, et je pense que cette pièce aura pour titre *Il ne manque plus que la fin*.» À l'époque, le geste d'arracher les pages me laissait perplexe. Un livre, cela ne se maltraite pas, ai-je appris par mes parents, puis à l'école. Pourtant, que faire quand les livres nous mettent au défi?

Avec les autres, toujours sous l'impression du voile levé, j'attends qu'il finisse son chemin. Il s'est accroupi, devant le mur. «Un peu comme dans les rues, chuchote mon voisin, on dirait qu'il se plie à l'effort.» Je hoche la tête et affirme: «On s'accroupit pour se redresser, c'est comme si on tombe,

mais en plus doux.» Mais je pense aussitôt que j'ai tort, car Jean-Christophe Norman vient de faire le contraire: il s'est baissé après s'être dressé à la verticale, il a dû s'accroupir, pour suivre les fluctuations de son écriture. L'autre me regarde, déconcerté, puis, pointant un doigt vers le livre dans mes mains, il dit: «Et ça? Cela ne s'est pas plié à l'effort?» En effet, mon exemplaire aussi a craqué, en son milieu, la colle ne tient plus. Je ris. «Il faudrait plutôt dire qu'il s'est déplié, dans tous les sens!»

Je regarde la colle qui forme une ligne jaunâtre au fond du bloc du livre fendu, bordée de deux lisières irrégulières, rythmées par les entailles du grecquage¹. Sur les pages déployées se trouve l'endroit à partir duquel Jean-Christophe Norman a commencé à écrire sans ponctuation. C'est loin de la fin du livre, ces phrases devraient se trouver quelque part au milieu du mur. Je lève le regard, je cherche: «[...] en marche les histoires s'écrivent toutes seules pendant la nuit rien d'autre ne se passe des jours et des jours pendant des nuits entières j'ai couvert de longues distances [...].» L'autre jour, il m'a parlé d'une écriture sans retour à la ligne. Il a cité Proust pour expliquer cette idée d'écrire sans jamais s'arrêter, une seule longue ligne. Je cherche encore: «[...] j'aurais aimé m'endormir d'un bloc mais ça n'arrive plus depuis des années [...].» Je connais mal Proust. Et je n'ai pas bien entendu ce qu'il disait, pensant qu'il parlait d'une *ligne sans retour*, ce que je trouvais assez poétique. Mais aussi assez inquiétant.

1 Étape du processus de reliure.

«En revanche, nous avons besoin de livres qui agissent sur nous comme un malheur dont nous souffririons beaucoup, comme la mort de quelqu'un que nous aimerions plus que nous-mêmes, comme si nous étions proscrits, condamnés à vivre dans des forêts loin de tous les hommes, comme un suicide – un livre doit être la hache pour la mer gelée en nous.»

Franz Kafka, lettre à Oskar Pollak, janvier 1904, dans *Œuvres complètes*, t. III, Paris, Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade», 1984.

Ces feuilles volantes sont publiées durant la création *in situ* de *Terre à terre* de Jean-Christophe Norman, et régulièrement actualisées. Une édition complète sera présentée lors du vernissage, le 29 juin 2017.

Vendues sur les marchés dès le XII^e siècle, les feuilles volantes ont été l'un des premiers médias de masse. Avant de prendre leur forme moderne – le tract et le manifeste –, elles colportaient des histoires spectaculaires, des faits divers et curieux. Ce projet réitère cet état d'esprit, en lien avec la démarche de l'artiste, pour rendre compte du processus de son travail.